

# LE VRAI ET LE FAUX

EN MATIÈRE D'AUTORITÉ ET DE LIBERTÉ

D'APRÈS LA DOCTRINE DU SYLLABUS

PAR LE REV. P. AT

PRÊTRE DU SACRÉ-CŒUR.

2 vol. in-12 de XVI-345, 502 pages..... Prix franco \$2.00.

Extrait du Tome II, pages 195-208.

## CHAPITRE V

SI L'ÉGLISE DOIT SE RÉCONCILIER AVEC LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Pressés de s'expliquer, les catholiques libéraux répondent : " Il ne s'agit pas de concessions doctrinales à faire à nos contemporains ; nous prêter un pareil dessein, c'est nous calomnier gratuitement. Fils de l'Église, nous nous soumettons à tous ses enseignements ; mais nous voulons amener graduellement les esprits à la vérité. C'est pour quoi nous résistons ce qu'ils ne peuvent pas encore porter, suivant en cela le conseil de l'Évangile, qui nous avertit de ne pas mettre du vin nouveau dans de vieilles outres. Nous nous plaçons, résolument et sans arrière-pensée, dans les conditions nouvelles du monde, et en évitant d'affirmer nos droits absolus, nous prenons ce qu'on nous donne, sans jalousie pour l'erreur, qui possède les mêmes avantages. C'est ce que nous appelons nous réconcilier avec la société moderne pour mieux la gagner à la vérité."

La question est clairement exposée : elle sépare la substance du catholicisme de son extériorité. Nous ne croyons pas cette séparation dogmatiquement possible : car les droits sociaux du catholicisme sont un article de foi. Mais nous n'insistons pas, parce qu'on nous dirait comme plus haut : Nous ne condons pas, seulement nous gardons un prudent silence.

Il est un principe que les catholiques libéraux connaissent aussi bien que nous, quoiqu'ils ne l'affirment pas assez lièrement : nous le rappelons ici : ce n'est pas à l'Église de se réconcilier avec la société moderne ; c'est à la société moderne de se réconcilier avec l'Église.

Quant deux forces sont en présence, elles se rangent par ordre de dignité. Or l'Église est parfaite : elle procède directement de Dieu ; elle a des prérogatives originelles qui la mettent à part parmi toutes les institutions, même religieuses : le temps lui appartient, l'espace est son domaine, elle a les nations pour héritage. Elle est chargée des trésors célestes, qui sont la vérité et la vie : elle dispense la vérité avec des lèvres infailibles ; elle communique la vie avec une plénitude qui ne diminue pas ; la vérité qu'elle enseigne est synthétique, car elle renferme toute vérité et s'applique à toutes les situations, en répondant à toutes les aspirations légitimes de l'humanité : la vie qu'elle repand a le même caractère : surnaturelle à sa source, elle arrose toute l'économie du monde et devient intellectuelle, morale et sociale. Pour remplir ce double ministère, elle possède une autorité qui n'admet aucun contrôle, qui s'étend à tous, sans distinction de races ou de catégories, et s'adresse aux rois aussi bien qu'aux peuples. Elle exerce des influences dont le rayonnement est immense et irrésistible, et qui enveloppe l'humanité sans étouffer le jeu de sa libre activité : partout elle se fait parler sa puissance par ses bienfaits. Voilà l'Église, sublime prototype déployé par Dieu devant le regard des siècles, afin que les nations marchent à la splendeur de la lumière.

La société n'est pas dans des conditions pareilles ; si elle vient de Dieu, ce n'est pas de la même manière que l'Église. Cependant Dieu l'a traitée avec magnificence. Il la fit royale et sacerdotale, il lui confia ses premiers enseignements et la garde des axiomes du bon sens, toujours mêlés aux révélations saintes. Seulement Dieu n'accompagna pas cette investiture des privilèges qu'il accorda plus tard à son Église. La société ne naquit pas parfaite : elle dut écarter la sueur de son front, les obstacles qui encombrèrent sa route, et créer sa destinée. Sans la priver des secours de sa Providence, Dieu l'abandonna à son génie et à la loi lente du progrès. Souveraine, mais peu respectée quand elle ne s'appuie pas sur la force : pleine d'intuition, et sujette à toutes les lubies : vieille, si l'on compte les siècles qu'elle a vécus, et manquant de sagesse, parce qu'elle ne capitalise pas l'expérience des générations qui se succèdent dans son sein, elle n'achève jamais son éducation, et elle recommence mille fois ses essais malheureux. Elle est célèbre par ses folies ; elle a laissé après elle l'impérissable trace de ses crimes. Cependant elle n'est pas immortelle. Soumise à tous les échecs, elle se fait des jeunesse provisoires, en répétant ses renaissances, qui ne la sauvent pas d'une terminaison fatale. La société ne se suffit pas : en s'isolant de l'Église elle meurt, parce qu'elle quitte la source de vie : on peut vérifier cette doctrine d'après les faits anciens et nouveaux.

De ce parallèle abrégé il faut dégager cette proposition : l'Église a sur la société une supériorité incontestable ; ce n'est donc pas à l'Église de se mouler sur la société : son exemplaire est plus haut, c'est à la société, tout en restant dans sa sphère de regarder au-dessus d'elle et de se conformer aux enseignements de cette Église qui ne l'a jamais trahie. Tel est l'ordre qu'indique la raison.

Il est probable que les catholiques libéraux admettent comme nous cette théorie, parce qu'elle n'est pas laissée à l'appréciation de chacun ; malheureusement ils ne la pratiquent pas. Les

prats d'une école est quelquefois contenu dans un livre qui en traite *ex professo*. Ce livre n'existe pas chez nos honorables adversaires. Il faut donc chercher leur esprit dans leurs œuvres complètes, dans leurs discours publics, dans leurs journaux, dans leurs conversations et dans leurs attitudes. Nous avons lu ce qu'ils ont écrit (1) ; nous avons écouté ce qu'ils disent. Or ils ne cessent de répéter que l'Église devrait tenir un peu plus compte des principes et des tendances de la société moderne ; que les anciennes méthodes ne sont plus de notre temps, et qu'il faut changer tout cela, sous peine de faire fausse route. Que les catholiques libéraux l'avouent ou ne l'avouent pas, ils portent en eux-mêmes, peut-être à l'état latent, comme une défiance vis-à-vis de l'Église. Pour échapper à l'irrévérence de certaines formules, ils distinguent quelquefois entre l'Église et les hommes d'Église. Quant on les serre de près, et qu'on leur demande quels sont ces hommes qu'ils accusent, il se trouve qu'ils désignent les papes, les cardinaux, les ordres religieux et la majorité des évêques. Leur distinction est subtile, et, dans ces termes, elle est plus que risquée, car il ne reste pas grand chose dans l'Église, si l'on supprime presque toute la hiérarchie. A la vérité, ils ne parlent pas ici des définitions de foi pour lesquelles ils professent le plus profond respect. Ils n'ont en vue que le gouvernement ecclésiastique : encore même le considèrent-ils par le côté qui touche aux affaires politiques. Mais c'est enco- de la témérité : nous sommes indulgents, en ne donnant pas d'autre note à leurs jugements.

Il n'est pas rare d'entendre les catholiques libéraux désigner les hommes d'Église comme les auteurs de la situation relativement critique des races latines. Les incroyables reviennent sur cette thèse depuis quarante ans. Ils sont trop heureux de rapprocher de la prétendue prospérité des nations herétiques, de l'infériorité des nations catholiques, pour conclure triomphalement que le catholicisme est antisocial. Ils poussent très-loin ce parallélisme ; non contents de comparer les esprits, les institutions, les progrès de l'industrie, ils étudient l'agriculture, ils s'efforcent de démontrer que le blé vient mieux en pays réformé que sur le sol épuisé de l'orthodoxie. On sait qu'en Italie ces doctrines ont préparé l'opinion au renversement des anciens États. Les incroyables ne nous étonnent pas. Cependant les catholiques libéraux ont caressé ces thèses et ils ne se sont pas assez défendus de leur poison. A cet endroit, ils abondent dans le sens des laïques prévenus ; et les concessions qu'ils leur font sont aussi contraires à la réalité des faits qu'à ce qu'enseigne la saine théologie sur l'influence sociale du catholicisme. L'apôtre saint Paul a écrit que la piété est utile à tout ; car elle a les promesses du temps et de l'éternité. Du reste, la doctrine opposée est condamnée. Des actes considérables des papes ont reçu de leur part des blâmes plus ou moins explicites. La Bulle de Paul IV contre les hérétiques est durement appréciée. Cependant le droit chrétien qui régissait encore l'Europe, et tout le génie du système.

l'état de brigandage auquel la civilisation était livrée, faisaient de cette Bulle une loi de salut public. Mais la passion est aveugle. Les catholiques libéraux n'ont pas abandonné les préjugés surannés d'une autre époque sur les papes du moyen âge. Les progrès de la science historique dans notre siècle, l'honnêteté dont certains écrivains protestants ont fait preuve en réfutant des mensonges accrédités, et en recueillant des faits exagérés et des points de vue faux, tout ce mouvement heureux d'idées réparatrices n'a pas entièrement arraché de leur âme une défiance que rien ne justifie. Avec une légèreté qui exclut les convenances les plus élémentaires, ils soutiennent que l'Église, ou plutôt Rome, — ce qui hier encore n'était pas, d'après eux, la même chose. — Rome ne connaît ni notre temps, ni notre pays, qu'elle a cependant mission de gouverner. Cette étrange maxime n'est pas absolument neuve. Nous en avons trouvé le germe dans une lettre que l'abbé de Lamennais écrivait à J. de Maistre, sous la Restauration : on ne se doutait pas alors que ce symptôme avait sa gravité : " S'il m'était permis " de juger les Romains par les livres qui viennent " de leur pays, j'aurais quelque penchant à croire " qu'ils sont un peu en arrière de la société. On " dirait, à les lire, que rien n'a changé dans le " monde depuis un demi-siècle. Ils défendent la " religion comme ils l'auraient défendue il y a " quarante ans. Ils semblent toujours parler à " des gens qui admettraient certaines bases géné- " rales, des principes et des faits qui malheureu- " sement, sont bien loin aujourd'hui." Les déclama- tions contre Rome furent toujours plus ou moins usitées chez ceux qui ne pensent pas comme elle ; on sait avec quelle fureur les hérétiques se déclamaient contre sa souveraineté, et dans quel langage ils lui refusaient les droits qu'elle tient de Jésus-Christ, pour lui attribuer des abus

(1) A part les livres des chefs du catholicisme libéral, on peut consulter le *Correspondant*, quelque peu *la Gazette de France*, mais surtout *le Journal des villes et des campagnes*, *l'Union de l'Ouest* et enfin *le Français*, ce dernier contient

dont elle n'était pas toujours coupable. Les jansénistes mirent des formes dans leurs attaques. Les gallicans ne cessèrent de protester de leur fidélité au saint siège dont ils reconnaissaient la primauté. Ils lui accordaient même l'indéfinité, pour n'être pas contraints d'admettre son infailibilité. Derrière ces réserves se cachait un sentiment dont on ne peut ni préciser le caractère, ni déterminer l'intensité, et qui était à égale distance de la révolte et de la piété filiale. Toutes ces dispositions fâcheuses se sont effacées. Dans le sein du catholicisme, l'homogénéité des esprits vis-à-vis de Rome ne fut jamais plus parfaite. Si quelques restes de désaffection subsistent encore, on les rencontre chez les catholiques libéraux, qui fournissent de temps en temps des théologiens de conseil d'État, et qui défendent clandestinement des doctrines et des tendances jugées aujourd'hui. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour chercher les vélites du système jusqu'à présent en vogue. Chacun se souvient d'en avoir trouvé quelqu'un sur son chemin.

Ce n'est pas tout. L'Église, qui est un fait contemporain, est aussi un fait historique. Sa tradition fait partie de sa gloire. Elle avoue ses œuvres, celles qui lui appartiennent, et dont la politique ou l'esprit de secte ne firent pas les frais. Ici, les catholiques libéraux éprouvent un visible embarras. N'osant pas défendre le passé de l'Église, ils évitent de traiter des questions épineuses. Si l'attaque les force à la réplique, au lieu de répondre catégoriquement, ils jettent par-dessus le bord tout ce qui n'est pas dans le sens de leur époque, comme pour alléger le navire au sein de la tempête.

En revanche, ils se montrent les partisans passionnés de toute nouveauté : ils se font les champions du progrès et les défenseurs d'office des institutions les plus contestables. Ils ont tant et si fort préconisé les merveilleux effets du libéralisme, qu'à tout prix il faut les trouver dans la situation. Aussi, quand les catholiques libéraux parlent de la société moderne, ils penchent visiblement de son côté. Ils se proclament ses fils, comme s'il était impossible d'avoir une plus glorieuse mère. Ils emploient à son égard des ménagements excessifs, répétant sur tous les tons qu'ils l'acceptent, telle qu'elle est, et qu'il ne faut plus songer à un passé désormais impossible, ni chercher à réagir contre le courant. La langue de la révolution ne leur fait pas peur : ils ont habituellement sur les lèvres les formules des libéraux à la mode qu'ils interprètent quelquefois assez mal pour blesser pratiquement leur foi. C'est ainsi qu'ils épargnent à leur pays la grande théologie qui, en le remuant, aurait l'avantage de le remettre sur le chemin de la vérité, et le préparerait de loin à l'abjuration des erreurs que l'ignorance explique encore mieux que la haine.

Aux accusateurs de cette société appauvrie, menacée dans son avenir, et qui doit au catholicisme pur le reste des vertus qu'elle garde, nos libéraux répondent par le procès en règle de l'ancienne société que le catholicisme avait bâtie. Ils ramassent les abus avec complaisance ; ils chargent les tableaux : ils altèrent les grandes figures qui resplendissent à travers les âges, au lieu de travailler à dissiper les ombres dont l'incrédulité les a systématiquement enveloppés. D'autre part, ils se plaisent, peut-être sans qu'ils s'en doutent, à embellir les célébrités que l'erreur a produites ; ils leur trouvent de l'honnêteté, du désintéressement, et surtout de la bonne foi ; ils les blâment un peu, ils les plaignent beaucoup : au fond ils les aiment. Ont-ils souffert pour leurs doctrines et leurs révoltes ? les coupables prennent aussitôt, à leurs yeux, un certain air de victimes, tandis que les juges ressemblent assez à des bourreaux et ont besoin d'indulgence. Chez les catholiques libéraux on trouve cette anomalie, c'est que la tête et le cœur ne vont pas du même côté.

Cependant ils ont leurs heures de sincérité. Alors la société moderne leur apparaît telle qu'elle est, et ils ont des angoisses : mais c'est un deuil de famille dont ils ne conviennent pas avec leurs contradicteurs. En leur présence, ils sont habiles à grouper les faits ; ils mettent en relief le bien qui survit au désastre, et ils jettent un voile sur le mal qu'ils ne peuvent pas nier ; ils plaignent éloquemment les circonstances atténuantes en faveur de leurs clients qu'il faut arracher des griffes des orthodoxes. Comme ils sont sévères pour l'ancien régime ! Comme ils font la main légère à leur siècle ! Est-ce esprit de parti ! est-ce de l'amour ? Si c'est de l'amour il est aveugle et sans profit. Quand donc les catholiques libéraux se décideront-ils à parler franchement à la société moderne ? Quand auront-ils le courage de l'avertir qu'elle ne doit pas s'enivrer de ses prétendus progrès ; qu'elle a tort de chercher sa prospérité là où elle n'est pas, dans la rupture définitive avec l'Église ; et qu'au lieu de tendre à briser les derniers liens qui la rattachent à cette vieille mère des nations, elle comprendra mieux sa gloire en faisant cesser le divorce qui les divise depuis quatre-vingts ans ? Alors la hiérarchie des forces sera rétablie ; l'Église ne se réconciliera pas avec la société, mais la société avec l'Église. En contribuant à ce résultat, les catholiques libéraux font une œuvre sérieuse ; ils ne flatteront pas leur temps : ils lui rendront service.

En résumé, les catholiques libéraux, placés entre l'Église et la société moderne, ne savent pas se décider : ils penchent, pratiquement, vers la société moderne. Cette attitude est contraire au dogme : pour le moins, elle n'est pas pieuse. Entre Dieu et l'homme, l'hésitation n'est pas permise.

# HISTOIRE D'UNE AME

LA SERVANTE DE DIEU

MATHILDE DE NÉDONCHEL

PAR

L'ABBÉ L. LAPLACE

1 vol. in-12 de XII-384 pages..... Prix franco : 88 cts.

C'est une grande qualité pour un livre de piété d'allier à une doctrine spirituelle vraiment forte et approuvée par l'Église l'exemple historique d'une vie qui en montre l'application.

*L'Histoire d'une âme* a précisément cette rare qualité, et son auteur, en racontant à grands traits la vie de Mathilde de Nédonchel, a écrit un livre fort intéressant et d'une réelle valeur.

La tendance générale qu'on a, de par le monde, à croire la sainteté inaccessible, dans notre siècle surtout, trouve un démenti formel dans *L'Histoire d'une âme*.

Avant d'arriver à la perfection, une âme lutte énergiquement, et se transforme petit à petit, au prix de longs et douloureux efforts.

Ce sont les trois degrés de la vie spirituelle que Mathilde de Nédonchel a successivement franchis.

Rien de plus édifiant que de suivre dans le récit attachant et coloré de M. l'abbé Laplace, cette progression de la grâce dans une âme privilégiée.

Ce livre est rendu vivant par des extraits du journal et des lettres de Mathilde de Nédonchel ; rien de vague, rien de perdu dans cette biographie que l'historien a tracée avec conscience, en suivant un plan très judicieusement conçu.

Nous espérons bien que ce livre, auquel il ne manque rien, pas même la perfection typographique, aura le succès qu'il mérite, et fera beaucoup de bien.

(La Semaine des familles, 31 janvier 1885).

## Vie de Mathilde de Nédonchel

MORTE À ROME

EN ODEUR DE SAINTETÉ

Le 27 juin 1867, à l'âge de 24 ans

1 vol. in-12 de 502 pages..... Prix franco : 88 cts. Avec un magnifique portrait en pied, sur acier.